

Une saison chez les Diables Rouges



Ahmed, Jean-Baptiste, Zinda, Corine à l'entraînement dans la salle Jean Legendre - photo : Willy Vainqueur

**Un documentaire de
Corine Miret et Stéphane Olry**

SOMMAIRE

- p. 3 : Résumé
- p. 4 : Note d'intention
- p. 14 : Note de réalisation
- p. 19 : Deux ou trois choses sur la lutte et les Diables Rouges
- p. 22 : Quelques personnage



Théo (assis) observe son père lutter – photo : Stéphane Oly



Baïssa (entraîneur) montre une prise – photo : Stéphane Olry

Résumé

Les lutteurs traversent la salle avec des saltos.

Ils se jettent au sol, se relèvent, s'échinent.

Les corps à demi-nus ainsi que le tapis jaune se couvrent de sueur.

À la fin de l'entraînement, les lutteurs épuisés sont allongés sur le tapis, d'autres montent à la corde, un groupe enchaîne squats, pompes, brouettes, gainage.

Un à un les lutteurs quittent cette salle aux murs matelassés crevés par endroit.

Assise sur le banc, une femme observe les lutteurs, discute avec eux, avec leurs amis, leurs pères, leurs mères. Nous la suivons sur le banc, dans le couloir du stade où elle aide à prendre les inscriptions, dans le bureau du président où se discute l'avenir du club dans cette saison décisive.

En août 2024, nous verrons peut-être à la télévision certain-e-s de ces athlètes formés dans ce club monter sur le podium des Jeux Olympiques. La salle Jean Legendre, où, depuis un siècle, s'entraînent les lutteurs des Diables Rouges de Bagnolet disparaîtra bientôt sous les roues des pelleteuses.



Vadim Guigolaev (entraîneur) avec un lutteur à la fin de l'entraînement – photo : Stéphane Olry



Début de l'entraînement au Diables Rouges - Échauffement – photo : Stéphane Olry



Gauthier montre un jeté à un lutteur – photo : Stéphane Olry

Stéphane Olry :

Enfant, j'aimais me colleter avec mes camarades. Se saisir, se pousser, rouler au sol, la confrontation, j'aimais ça. En grandissant, on m'a fait comprendre que « ça ne se faisait pas ». Alors, j'ai joué au foot, monté une compagnie de théâtre. Aujourd'hui, je m'autorise à pratiquer la boxe. Mais, si j'avais 40 ans de moins, c'est la lutte que je pratiquerai.

Je me souviens de la première fois où j'ai assisté à un entraînement des lutteurs des Diables Rouges.

Je me suis présenté devant un bâtiment en béton décrépi à Bagnolet. Dans un couloir couvert d'une peinture verte de collectivité, j'ai été accueilli par Didier Duceux, le président, volubile, le crâne dégarni, l'œil curieux.

Il m'a assis sur le banc de la salle. À gauche, un lavabo en émail, où s'abreuvent les athlètes. À droite, des cordes suspendues à des crochets grinçants. Devant, le tapis, d'un jaune éclatant.

Les lutteurs rejoignent le tapis. Ils parlent entre eux en russe, géorgien, arménien, farsi, arabe ou français. Le quartier semble s'être donné rendez-vous là. Des femmes voilées viennent chercher leurs gamins.

Les vieux du club montrent les prises aux plus petits de cinq ans.

Après le départ des entraîneurs, comme à un banquet quitté à regret, certains montent aux cordes à la seule force de leurs mains, encouragés par les camarades sur le tapis.

Une vitalité incroyable se dégage de ce groupe.



Ahmed, Samah, Karen, Vadim – photo: Stéphane Olry

Je ne me lasse pas d'observer ce contraste entre la vigueur des corps et la fragilité du lien qui permet depuis des siècles de perpétuer leurs jeux communs. Il me semble voir dans cette persistance têtue et fragile et sans cesse changeante une métonymie, non pas de la lutte pour la vie, mais de la vie tout court.

Mon père était photographe dans le quartier du Marais à Paris. Dans mon enfance, il a photographié ces rues sombres, étayées de madriers, humides, misérables et hantées par les souvenirs de la déportation.

Je tiens la caméra en regardant en bas dans le viseur, comme mon père tenait son Roliflex.

Comme lui, j'aime le spectacle de la rue et de ses habitants.

Comme lui, je manifeste un intérêt ambigu pour les objets appelés à disparaître.

Adolescent, je n'ai pas voulu le suivre dans ce rapport au monde par l'entremise d'une machine, puis solitaire dans l'obscurité du labo. J'ai préféré le théâtre, qui, comme la lutte, est une activité qu'on ne peut pas faire seul.

« *Partout où il y a des pauvres, il y a des lutteurs* » disait un des Diables Rouges.

Au Parc des Sports de la Briqueterie, je retrouve le monde populaire, interlope qui était celui du quartier de mon enfance : un mélange de langues venues du monde entier, de vies compliquées, pugnaces, une énergie.

J'ai travaillé et vécu des aventures artistiques ou politiques dans des squats qui furent brutalement détruits. Ces destructions sont des traumatismes qui marquent la fin d'une époque.

Quand j'ai appris que la salle où s'entraînent Les Diables Rouges doit être démolie, j'ai senti qu'il me fallait, comme mon père, reprendre une caméra.



Harutyoun et Stevac à la Préparation Physique Générale – photo : Stéphane Olry

Corine Miret :

Depuis 2015, je viens régulièrement assister à l'entraînement des Diables Rouges.

Je passe au bureau. J'embrasse ceux qui sont là : Didier, le président, Samah, 22 ans, ancienne lutteuse, bénévole, Hocine, le gardien, un entraîneur, un lutteur...

Dans le couloir, je serre la main aux parents qui attendent la sortie du cours des moyens.

Je rentre dans la salle Jean Legendre. Je m'assois sur le banc au bord du tapis, devant l'espalier au centre de la salle. C'est ma place.

Il y a trois places sur le banc. Je m'assois au centre.

Où que je me pose, dans le train, le métro, sur un banc, j'attire les confidences.

Sur le bord du tapis aussi.

Un parent, un lutteur blessé, un inconnu qui découvre le club, vient s'asseoir sur le banc. Dans le brouhaha de l'entraînement, nous conversons à bâtons rompus.

En gitan, Dragan invective ses deux fils, Ismet et Husseyn (12 et 11 ans). Il me dit qu'il est crevé, qu'il vient de commencer un nouveau boulot de responsable dans un restaurant. Il a mis 1h30 pour venir de Sarcelles, les gamins se sont endormis dans la voiture, ils ne sont pas en forme sur le tapis, ça l'énerve. Il voudrait qu'ils soient passionnés, comme lui l'était dans son enfance quand il écumait les clubs de boxe de Paris.



Dragan et Corine Miret sur le banc – photo : Stéphane Olry

Manolo, photographe qui vient pour la première fois au club le trouve trop dur avec ses fils.

Merouane, également sur le banc, regarde son fils Mohamed (13 ans) s'entraîner. Il dit qu'il ne veut pas trop le pousser, de crainte qu'il se blesse ou de le dégoûter.

Dragan et lui commencent à débattre à propos de l'entraînement des enfants. Un lutteur quitte le tapis : il saigne du nez : je l'envoie au bureau, Samah le soignera.

Dans le brouhaha de l'entraînement, mes sens aux aguets, je regarde les lutteurs tomber et se relever, j'écoute les confidences des personnes assises à mes côtés, je réponds à leurs questions, je sens l'odeur de la salle qui change, je perçois le taux d'humidité et la température qui augmentent au fur et à mesure de l'entraînement.

Tout bouge autour, je reste immobile. Je capte, j'absorbe, je mémorise, j'ingère, j'incorpore.

Dans le brouhaha de l'entraînement, je goûte l'intelligence qui préside au façonnage de ces corps.

Je me souviens :

J'ai 6 ans, je prends un cours de danse à l'école des Chamois de Pithiviers. Tous les enfants sont en équilibre sur une jambe. Nous récitons *Le corbeau et le renard*. Celui va le plus loin dans la récitation sans tomber a gagné.

J'ai recommencé des milliers de fois à tenir en équilibre.

J'ai fait de la danse mon métier.

Aujourd'hui, je regarde les lutteurs apprendre à tomber. Et à se relever. Ils recommencent des milliers de fois. Je suis fascinée.

Vadim Guigolaev, entraîneur, me dit : « *Pour réussir une prise, il faut la répéter 5.000 fois* ».

Je me suis blessée en dansant. Je ne peux plus monter sur le tapis pour lutter. Alors, je regarde les lutteurs.

Beaucoup de gens sont curieux de découvrir ce sport, et les portes des salle de sports de combat sont toujours ouvertes. Ce visiteur d'aventure, invité par le club, ou par moi, s'assoit sur le banc, je l'initie à l'art subtil de la lutte. Je pointe l'intelligence des lutteurs, leur patience dans l'apprentissage, leur pugnacité, leur justesse, leur vivacité, leur force. Je raconte cette transmission de génération en génération de cet art du dialogue au corps à corps, du respect - qui n'est pas de politesse - de l'autre. Auprès de ces visiteurs parfois réticents face à la réputation de la brutalité des sports de combat, je tords le cou à ce lieu commun que les personnes qui pratiquent ces sports sont des brutes incapables d'échanger par le langage.

Les néons de la salle s'éteignent. Je repasse au bureau. Samah est énervée car le réceptionniste de l'hôtel à Ceyrat où a lieu la compétition ce week-end a envoyé un mail avec un nombre de chambres inexact : je rappelle l'hôtel pour rectifier. On termine en buvant un rhum-coca avec Didier, Hocine, Stéphane, Samah. Les entraîneurs et les lutteurs passent dire au-revoir.

Finalement, je débranche le micro HF qui enregistre mes conversations avec les protagonistes rencontrés dans le stade de la Briqueterie.

Stéphane Olry range le matériel de prise de vue. Nous reviendrons mardi prochain.



Karen entraîne les poussins – photo : Stéphane Olry

Corine Miret (danseuse, comédienne) et Stéphane Olry (auteur, metteur-en-scène) :

Notre collaboration à deux s'est bâtie à l'origine en réalisant des carnets de voyage au Proche-Orient. Ensuite, nous avons rangé la caméra pour nous consacrer à l'écriture de spectacles de théâtre basés sur le réel.

En 2016, après un an d'immersion aux Diables Rouges, nous avons créé avec les lutteurs, un spectacle *La Tribu des lutteurs* à La Commune (CDN d'Aubervilliers).

Depuis, nous revenons régulièrement voir les lutteurs s'entraîner, nous échangeons des nouvelles, nous les accompagnons aux enterrements des anciens du club. Nous faisons partie de la tribu.

De nos conversations avec eux, nous avons compris combien la saison 2023-2024 est particulière.

Elle est scandée par les sélections successives pour les Jeux Olympiques. D'ores et déjà une lutteuse du club, Koumba Larroque est qualifiée pour les J.O.

Paradoxalement, alors même que sera mis en lumière le travail patient des lutteuses et lutteurs, l'avenir du club semble s'obscurcir. En effet, il est prévu que soit bientôt démoli le stade qui abrite la salle historique où s'entraînent ces athlètes.

Peut-être le calendrier des travaux sera-t-il réaménagé, la destruction repoussée, et le club bénéficiera-t-il d'un sursis d'un an. Quoiqu'il en soit la vie du club est rythmée par les annonces officielles diverses, contradictoires, les négociations avec les institutions (Ville de Bagnolet, département etc), et finalement l'incertitude la plus profonde sur son avenir.

Il y a donc un instant paradoxal à saisir durant cette saison particulière, et une vie éphémère dans ce lieu de mémoire à saisir sur la pellicule.



Fin d'entraînement - Besar et Sayfoula– photo : Stéphane Olry

Saisir l'instant, c'est tout l'art des lutteurs. Notre défi est donc cette année, non plus de porter la parole des lutteurs pour la répéter sur scène, mais de montrer immédiatement avec une caméra comment ils vivent ensemble et le lien qui les unit.

Montrer la démonstration d'une prise par un entraîneur, les répétitions inlassables des athlètes pour parvenir au geste juste, les corrections de l'entraîneur. Observer le lien paradoxal d'un père assis sur le banc invectivant et encourageant ses deux fils pendant l'entraînement. Rendre sensible les gestes d'attention des lutteurs entre eux : comment ils luttent, mais aussi comment ils s'encouragent, se relèvent, se massent, se filment, commentent leurs matches, se conseillent, se chambrent. Filmer Bébert, doyen du club, décrivant à Corine Miret les multiples filiations, cousinages unissant les membres de cette tribu, tout en corrigeant deux lutteurs combattant devant lui.



Toto, (frère de Mélonin Noumonvi Champion du monde 2014) discute avec Vadim Guigilaev (entraîneur). Assis à côté de lui, son fils Eyane – photo : Stéphane Olry

Pour ce faire, Corine Miret participe aux activités du club. Stéphane Olry la filme, elle et l'entraînement auquel elle assiste depuis son banc dans la salle Jean Legendre. Il la suit sur la piste d'athlétisme, dans la salle de musculation, où elle observe la Préparation Physique Générale des athlètes qui affûtent leurs corps. Il l'accompagne dans les couloirs, le bureau où se discutent l'avenir du club, se fêtent les anniversaires, s'organise la logistique des déplacements en compétition.

Nous venons une fois par semaine à l'entraînement des Diables Rouges.

Nous avons choisi de circonscrire notre tournage au seul Parc des Sports de la Briqueterie. La salle où s'entraînent les lutteurs, le couloir et le bureau sont un microcosme où se concentre la vie du club. Tout ce qui se passe à l'extérieur – les compétitions - est jour après jour préparé et commenté dans Parc des sports. Nous filmons les lutteuses et les lutteurs quand ils se montrent ou nous montrent les images de leurs combats sur leurs téléphones portables.

Notre tournage commence en septembre 2023, se poursuit durant la saison 2023-2024. Il nous amène jusqu'aux J.O. de Paris. Il s'achève lors de la destruction du Parc des Sports de la Briqueterie. Cette double option dramatique (gloire et destruction) s'impose d'elle-même.



Fin de l'entraînement - Corine Miret, Arthur, Adam, Théo - photo : Stéphane Olry



Samah Kheniche, Ibaahim Ghanem (Champion du monde 2023) et Didier Duceux (président des Diables Rouges) – photo : Stéphane Olry

Note de réalisation

Image :

La caméra choisie pour le tournage est une caméra mixte appareil photo. Stéphane Olry la déplace sur un monopode.

Le monopode permet de donner à l'image une stabilité et une mobilité nécessaires. Il privilégie les plans séquences, permettant de suivre un personnage, une interaction, et d'entrer aussi dans la matérialité du travail des corps. L'entraînement est aussi un instant méditatif pour ses spectateurs, semblable à un feu de bois, ou au mouvement de la mer. Il importe donc de laisser le temps à l'image de se former et de s'animer, et au regard de trouver les points focaux. Par ailleurs, l'espace de la salle est encombré de corps en mouvements, et où qu'on soit, l'espace est restreint, et oblige les corps à se déplacer, à se froter, à s'adapter, ce qui est cohérent avec le parti pris subjectif de prise de vue, où la caméra s'adapte sans cesse à ce mouvement.

La caméra est connectée à la prise de son de Corine Miret sur le banc. L'image s'éloigne d'elle, se concentre sur des événements disjoints des conversations du banc, se rapproche d'elle, ou la suit parfois, dans le bureau, les couloirs, ou ailleurs dans le Parc des sports où Corine Miret accompagne un protagoniste du club dans ses activités.

Prise de son :

Le gymnase est un lieu sonore, bruyant, et à l'acoustique disons, revêche. D'autres lieux, comme les couloirs, le hall d'entrée, les gradins du stade, contrastent par leur calme. On entend de loin s'approcher et s'éloigner le cliquetis des crampons des joueuses de rugby sortant des vestiaires.

Un micro HF est porté par Corine Miret. Il lui permet de suivre dans la continuité ses conversations avec ses interlocuteurs sur le banc, et ailleurs selon ses déplacements dans le Parc des Sports.

Un deuxième micro, posé sur la caméra, permet de suivre les événements filmés sur le tapis ou ailleurs.

La prise de son du HF de Corine Miret est continue. Nous tenons à garder l'aspect discontinu, les silences, les coqs à l'âne des conversations de Corine Miret avec ses interlocuteurs sans qu'ils soient forcément à l'image.

La plasticité de ce dispositif permet aussi d'évoluer dans les autres lieux : couloir, bureau etc. Un retour sonore vers le caméraman lui permet de s'éloigner ou de se rapprocher de Corine Miret.

La salle Jean Legendre – Le petit théâtre du banc :

Le Parc des Sports de la Briqueterie, se trouve en Seine-Saint-Denis, dans les hauts de Bagnolet, dans le quartier des Malassis, face au cimetière de la ville. Ce complexe multisports a été inauguré en 1969. Les tribunes courbes en béton surplombent une piste d'athlétisme et un terrain de rugby.

Sous les tribunes, se trouvent la salle Jean Legendre (salle d'entraînement partagée entre la lutte – Les Diables Rouges –, le judo et le jujitsu), le bureau du président, un couloir, les vestiaires, une salle de réunion, une salle de gymnastique, un sauna, une salle de musculation, un garage, des rangements.

Le lieu principal de tournage est la salle Jean Legendre, salle d'entraînement des lutteurs des Diables Rouges.

Cette salle mesure trente mètres de long sur dix de large. Ses protections de murs sont éventrées, son faux plafond est crevé. Trois tapis de lutte jaune cerclés d'un rond rouge occupent toute la surface du sol dans la longueur.

Lors des entraînements, plus de 60 lutteurs s'y retrouvent. Ils se divisent l'espace en 3 : les débutants sur un tapis, les compétiteurs de lutte libre sur celui du centre, ceux de lutte gréco-romaine sur le tapis près de l'entrée.

Au fur et à mesure de l'entraînement, la lumière du soleil couchant au travers de la verrière laisse place à la lumière étale des rangées de néons. Cette descente de la lumière naturelle remplacée par la lumière artificielle accompagne l'épuisement des corps. Pour chasser les derniers lutteurs acharnés, Hocine Méchiche, gardien, éteint les néons rangée après rangée.

Cette salle Jean Legendre s'impose comme écrin de notre documentaire.

Nous installons un dispositif léger de tournage autour du banc d'où Corine Miret observe l'entraînement, et où elle converse avec les protagonistes du film. Un dispositif lumineux léger décolle discrètement ce lieu de la lumière uniforme des néons pour créer **Le Petit Théâtre du Banc** où Corine Miret mène ses conversations.



« Le Petit Théâtre du Banc » : Corine Miret et Dragan regardent l'échauffement - photo : Stéphane Olry

Autres lieux de tournages :

D'autres lieux de tournage sont nécessaires parce que névralgiques dans la vie du club, notamment :

- le couloir menant à la salle,
- le bureau du président.

C'est dans le couloir que les parents attendent leurs enfants qui s'entraînent dans la salle et échangent des nouvelles. C'est là aussi que les lutteurs s'entassent avant d'avoir le droit de pénétrer dans la salle. On plaisante devant la porte entrouverte, on se raconte les événements, les compétitions, on y poursuit la conversation commencée dans les vestiaires.

En début de saison, une table de collectivité est posée. Les bénévoles du club : Samah Kheniche, Yasmine Guessaf, et Corine Miret enregistrent les inscriptions. Ce moment est le rituel où chacun, avec sa langue, son aptitude ou non à l'écriture, se présente sommairement, fait part de ses soucis d'argent (puis-je payer en trois fois ?), de ses inquiétudes (le lupus sur le bras m'interdit-il de lutter ?), de ses espoirs (pourrai-je concourir aux compétitions ?). Depuis le couloir, on entrevoit la salle. En posant la caméra devant la table des inscriptions, on observe une vie sur plusieurs plans, un plan administratif, (l'inscription), un plan social (les conversations entre les lutteurs), un plan sportif (le son et les images fugaces de la salle). Ce type d'images et de lieu nous intéresse par la multiplicité et complexité des échanges qui s'y nouent.



Samah Kheniche (à droite) prend les inscriptions dans le couloir – photo : Stéphane Olry

Le bureau du président est minuscule. C'est un fouillis de papiers, de coupes, de fanions, de cartons de maillots de lutte, de dossiers. Sur un tableau mural sont inscrites les prochaines compétitions. Tout le monde défile dans le bureau : un lutteur pour demander de la glace à la suite d'une blessure, un entraîneur pour prendre la liste des sélectionnés pour la compétition du week-end, une maman pour régler le solde de l'adhésion de son fils etc. Après l'entraînement, Hocine, le gardien du Parc des Sports, les bénévoles du club Samah et Yasmine, Didier, le président,

Delphine qui entraîne les poussins assistée de son fils Younès, Karen, Vadim les entraîneurs des compétiteurs, les anciens du club, une lutteur où une lutteuse venu chercher du strap, s'y retrouvent pour boire un coca light, une bière, une vodka orange, et discuter jusque tard dans la nuit. C'est le lieu des récits au long cours, des révélations, des commentaires sur les relations des uns avec les autres.

En août 2023, le bureau a été cambriolé. Les meubles, le matériel de bureau, les dossiers, les trophées, tout a été évacué dans le hall pour y être nettoyé de la neige carbonique dispersée par les cambrioleurs pour masquer leurs empreintes. Stéphane Olry a filmé Corine Miret participant à ce sauvetage du contenu du bureau, qui résonne comme un avant-goût de la destruction du Parc des Sports.

D'autres lieux restent à explorer : la salle de musculation, la salle de gymnastique, le sauna, les réserves. Mais aussi les gradins et la piste d'athlétisme.

Voix off :

Les entretiens de Corine Miret avec les protagonistes du club ou ses visiteurs ne sont pas directifs. Ce sont plutôt des bavardages ou conversations informelles où les informations se distillent progressivement. Il nous paraît important de conserver cette liberté de ton, appropriée à des interlocuteurs dont la rhétorique verbale n'est pas l'outil de communication favori.

Une strate de parole s'ajoutera aussi, peut-être, à ces conversations. Ce serait un texte en voix off, un monologue intérieur, dit par Corine Miret, rendant compte de ses propres rêveries, associations libres, commentaires, réminiscences de ses rencontres et conversations avec des lutteurs disparus, allés, venus, depuis des années sur ce banc.

Ce texte serait écrit par Stéphane Olry à partir des notes de tournage prises par Corine Miret. Il serait enregistré dans la salle Jean Legendre vide si l'agenda des travaux dans le Parc des Sports de la Briqueterie le permet.

Musique :

Nous avons créé, à l'occasion d'une parade sur les bords du Canal de l'Ourcq en 2023, un **Coryphée des lutteurs** pour accompagner un combat de démonstration des Diables Rouges. Un chœur d'aventure constitué d'amateur-es rassemblés sans pré-requis musicaux chantait une composition de Jean-Christophe Marti - avec qui nous partageons une longue complicité artistique – sous sa direction.

Nous avons le projet d'agrandir ce chœur d'aventure avec des membres du club ou de son entourage (parents, amis, voisins, bagnoletais ou non, bref qui veut sans exclusive) et d'étoffer son répertoire de courtes séquences à la gloire ou à la mémoire des Diables Rouges.

Chantées et enregistrées, elles permettraient de rythmer le film et de soulever sa bande-son du fracas des corps sur le tapis.

La question de faire apparaître – ou non – ce chœur d'aventure à l'image reste ouverte.

Montage :

Nous suivons des protagonistes au cours de l'année. Certains sont des lutteurs ou des lutteuses, d'autres des dirigeants, des entraîneurs, des bénévoles, ou des employés municipaux. (Voir **Quelques personnages** Page 23). Chaque mardi

nous tournons une séquence spécifiquement consacrée à l'un ou l'une d'entre eux. Ensuite, nous les voyons passer dans le champ de la caméra. Le montage sera guidé par les fils rouges que constituent ces protagonistes particuliers.

Dramatiquement, une narration chronologique de septembre 2023 à la destruction de la salle semble s'imposer.

Cependant, cette structure peut être précédée d'un prélude (cambriolage du bureau en août 23) et postlude (où vont-ils après la destruction de la salle ? Comment se relèvent-ils ?)

Cette structure dramatique peut aussi se doubler de la structure même de l'entraînement, et aller de la tonicité de l'échauffement dans la lumière du jour au début du film, à l'épuisement progressif des corps, jusqu'à leur sortie après la douche, quand ils quittent le Parc des Sports, dans la nuit, leur sac de sport sur l'épaule.

Stevan Lebras, photographe du club prendra des portraits des lutteuses et lutteurs. Nous afficherons ces portraits sur les panneaux d'affichages publics à l'extérieur du Parc des Sports. Nous filmerons ces affiches, leur recouvrement par d'autres affiches, leur dégradation, leur renouvellement avec de nouveaux portraits de lutteurs. Ces portraits sur les panneaux d'affichage avec en arrière plan le chantier de rénovation de la parcelle où est sise le parc de la Briqueterie seront un des biais pour situer le Parc des Sports dans son environnement, le quartier, et scander le passage du temps, l'avancée des travaux qui anticipent la destruction du Parc des Sports.

Quoi qu'il en soit, le montage, comme le tournage sera sensible à cet aspect essentiel de l'entraînement qui est le rituel et le mettra en tension avec l'exceptionnel, qui sont les combats, forcément décisifs. Et l'inéluctable, la destruction du Parc des Sports.

Deux ou trois choses sur la lutte et les Diables Rouges

La lutte

La lutte est le plus ancien des sports de combats : les fresques d'une tombe en Égypte, datée de 2000 ans avant J.C. détaillent des centaines de prises de lutteurs.

À travers ses diverses formes traditionnelles (lutte sénégalaise, lutte à l'huile en Turquie, sumo au Japon etc.), la lutte est un sport universel.

Il n'est besoin de rien pour lutter : deux combattants, un cercle.

En France, c'est un sport mal connu, mais respecté par tous ceux pratiquant les sports de combat.

En 2013, quand le Comité Olympique a parlé de supprimer la lutte des J.O., une alliance étonnante des États-Unis, de la Russie, et de l'Iran, s'est nouée pour sauver les épreuves de lutte. Dans ces pays que tout sépare, la lutte est un sport national, chaque enfant l'a pratiqué.

Comme nous le disait Mihai Bitca, un lutteur moldave : « *Dans mon village, pour tous les moments importants - les fêtes, un mariage, un anniversaire, un enterrement - les hommes se rassemblent dans le pré et luttent* ».

Les Diables Rouges s'entraînent aux deux types de lutte olympiques : la lutte libre (on peut saisir son adversaire sur toute la hauteur de son corps et notamment aux jambes) et la lutte gréco-romaine (on a pas le droit de saisir son adversaire sous la taille).

Le club Bagnolet-Lutte 93 – Les Diables Rouges

Le club existe depuis bientôt un siècle. **Jean Legendre**, champion de France, vendeur de pommes de terre sur le marché de Bagnolet a donné le nom de Diables Rouges au club. Quoique le club soit ancré dans la mémoire de cette banlieue rouge, Jeannot « La patate » a toujours proclamé que cette couleur a été choisie uniquement car elle permettait aux lutteurs de Bagnolet de se distinguer des autres lutteurs qui traditionnellement portaient des maillots bleus.



Jean Legendre, dit Jean-Jean, en 2015 (décédé le 25 décembre 2017) – photo : Stéphane Olry

Le club, présidé depuis 20 ans par Didier Duceux, compte plus de 400 licenciés : de 4 ans jusqu'aux vétérans.

C'est un club de haut niveau où s'entraînent nombre de champions de France.

Les femmes sont encore très minoritaires sur les tapis de lutte à l'entraînement chez les adultes. Dans les sections enfant, elles représentent déjà la moitié des effectifs.

Certaines grandes figures récentes de lutteurs sont issues de ses rangs : les frères Guénot, médaillés olympiques d'or et de bronze en 2008, Mélonin Noumonvi, champion du monde 2014.

Le 21 septembre 2023, Hocine Méchiche, le gardien du Parc des Sports de la Briqueterie est venu annoncer aux lutteuses et lutteurs qui s'entraînaient la qualification de Koumba Larroque aux J.O. Tous les athlètes s'arrêtèrent pour applaudir longuement. À ce jour, d'autres lutteurs du club espèrent se qualifier pour ces épreuves.

Ces champions internationaux s'entraînent à l'INSEP (Institut National du Sport de l'Expertise et de la Performance) mais il n'est pas rare de les croiser lors des entraînements dans la salle Jean Legendre.



Le hall et la guérite du gardien au Parc des Sports de la Briqueterie – photo : Stéphane Olry



Les vestiaires du Parc des Sports de la Briqueterie – photo : Stéphane Olry

Didier Duceux :

Dans son minuscule bureau le président, Didier Duceux, s'inquiète. Il parle à Corine Miret avec un débit de mitraille : « *Si Baba fait une médaille, ça changera tout. Pour la lutte, pour le club, pour moi aussi. Baba, c'est mon fils spirituel. Il est du quartier. Je t'ai dit que je me bagarrais tout le temps dans la rue quand j'étais gamin. C'est la lutte qui m'a calmé. Baba, il dit que sans la lutte, peut-être il serait en tôle. Il faut que je trouve quelqu'un pour reprendre le flambeau. Pourquoi pas les filles là : Samah, Yasmine ? Avec mon cancer, si je lutte, je reviens plein de bleus. Je suis pas éternel.*

»



Corine Miret et Didier Duceux dans le bureau de ce dernier - photo : Stéphane Olry

Hocine Méchiche :

Dans sa guérite, Hocine témoigne des mutations de cette banlieue ouvrière : « *Les Diables Rouges la saison prochaine, ils retourneront dans le gymnase du collège, là derrière, le collège Travail Langevin. C'est drôle, c'est là qu'ils s'entraînaient avec Jean-Jean, il y a soixante ans. Je ne sais pas si on leur construira une salle rien que pour eux. Avant, le concours chorégraphique de Bagnolet, on le faisait dans le stade. Bon, je vais allumer les pylônes pour le rugby.* »

Samah Kheniche :

À la porte de la salle, Samah prend les inscriptions. Elle a 22 ans. Elle a arrêté la lutte à présent. Elle vient au club trois fois par semaine comme bénévole. Elle connaît la catégorie de poids de chaque lutteur. Elle distribue les licences, organise les déplacements pour les compétitions : les inscriptions, les trajets, les réservations des chambres d'hôtels et des restaurants. Elle conduit le minibus pour emmener les lutteurs aux compétitions.

- « Allo ! Papa ? Dis, tu peux me traduire en arabe ? J'ai un lutteur là, il faut que tu lui dises que la compétition c'est samedi. Voilà. Sa catégorie de poids, c'est 65 kg. Dis-lui que la tolérance de 2kg comme en Égypte, ça existe pas ici. »



Samah prend les inscriptions en 2023 – photo : Stéphane Olry

Bébert

Le doyen du club, assis sur le banc à côté de Corine, le menton posé sur sa canne, regarde l'entraînement. Il raconte : « Avec **Jean-Jean** (autre surnom de Jean Legendre, fondateur des Diables Rouges) on arrondissait les fins de mois en faisant des galas de catch avec les copains. Oui, bon ben le catch, c'est la version spectacle de la lutte...»



Bébert, le doyen du club avec Corine Miret et Vadim Guigolaev (entraîneur) – photo : Stéphane Olry

Hafid Benomari



Hafid Benomari (en bleu) - photo : Stéphane Olry

55 ans, va participer aux championnats du monde vétéran. C'est un athlète moulé dans son maillot jaune éclatant. Dans le bureau, il dit à Corine :

« Je n'ai pas pu venir au spectacle. Début juillet, je suis parti accompagner un groupe Emmaüs. Gamin, je vivais en bidonville. Si les compagnons d'Emmaüs n'étaient pas venus pour nous emmener en vacances, on serait jamais partis. Aujourd'hui, je redonne ce qu'on m'a donné quand j'étais petit. Je pars un mois. À Emmaüs, ils ont des très beaux terrains avec des campings ou des bâtiments. »



Yadullah Musawi (en rouge) et Mamadou - photo : Stéphane Olry

Yadullah Musawi

Assis dans les gradins du Parc des Sports, il raconte à **Corine** son périple depuis l'Afghanistan. Un lutteur en vêtement de sudation court afin de perdre les derniers grammes et de faire le poids sur la balance. *« Si je gagne des médailles, on me donnera la nationalité française. Je connais des arméniens, c'est comme ça qu'ils sont devenus français. Là, je vais recevoir les papiers de réfugiés. Après, je pourrai aller à l'hôpital. Ils vont m'opérer mon truc au genou. Et après, je reprends la compétition. »*